

## « Une révolution copernicienne » : texte et pré-texte de la « Lettre à Maurice Thorez »

Ernstpeter RUHE

UNIVERSITÉ DE WÜRZBURG -  
ALLEMAGNE

La lettre de démission est un genre laconique, normalement. Une première phrase pour présenter sa démission à Monsieur le Directeur-général, éventuellement une ou deux autres pour en faire comprendre les raisons, puis « Veuillez agréer, etc. » – c'est vite fait.

Avec Aimé Césaire, on peut s'attendre à ce qu'elle sorte de la normalité. Et en effet, la lettre du 24 octobre 1956 qu'il adresse à Maurice Thorez est extrêmement longue. Les douze pages sont animées d'un puissant souffle rhétorique, et ce n'est que dans la toute dernière phrase que le mot est enfin lâché: « Je vous prie de recevoir ma démission<sup>1</sup>... » Césaire met le genre sens dessus dessous. Il fait exactement le contraire de ce qui est vivement conseillé dans les recueils de modèles de lettres, c'est-à-dire de résister à la tentation de « vider son sac » et de dire toute la rancœur que l'on a accumulée.

Quitter un parti politique est autre chose que de rompre un contrat de travail, certes, mais rien n'empêcherait d'observer les formes d'usage. Si Césaire s'en écarte à ce point, c'est qu'il n'exprime pas une déception spontanée et ne renvoie pas simplement sa carte de membre du parti, mais vise beaucoup plus loin, au-delà de toutes les désillusions personnelles possibles. Ce qu'il couche par écrit est visiblement le fruit d'un long processus de réflexion et se présente à la fois comme un réquisitoire et comme une plaidoirie, comme un double regard jeté en arrière et en avant.

---

1. Aimé Césaire : « Lettre à Maurice Thorez », Paris, *Présence africaine*, 1956, p. 16.

Stratégies argumentatives, finesses structurelles, subtilités stylistiques – tout dans l'écriture de la lettre méritera une analyse approfondie et montrera combien nous sommes loin d'un texte de circonstance. Mais elle s'arrêterait à la surface si elle ne prenait pas en compte un sous-texte savamment caché qui est complètement revu et corrigé de main de maître. Tout ce qui est dit manifestement est dirigé implicitement contre un document capital de la culture occidentale. Analyser la « Lettre à Maurice Thorez » dans la tension dialectique entre texte et pré-texte permet de comprendre l'ambition césairienne qui est inscrite en filigrane dans ce qui prétend être une lettre de démission et qui est beaucoup plus : un acte de démolition, né d'une grande déception, et la prise de conscience d'une mission.

### La Liberté ohé<sup>2</sup> !

« Il me serait facile d'articuler [...] une longue liste de griefs ou de désaccords » : une entrée en matière ne peut guère être plus directe. La figure rhétorique par laquelle commence la lettre annonce le ton. Nous allons avoir affaire à un discours dans les règles de l'art.

Dire qu'on pourrait faire quelque chose de facile et qui n'en vaudrait donc au fond pas la peine, permet de le faire quand même, mais brièvement, ce qui ne peut que reconforter le lecteur dès le départ. Pourtant, de ces premiers mots il peut tout de suite déduire également que quelque chose de bien plus difficile et de bien plus important va suivre le prélude. Et en effet, après avoir fermé la première partie de la lettre en boucle sur le terme de « grief » et une figure étymologique raffinée que le mot permet (« Mais, quelque grave que soit ce grief ... », p. 7<sup>3</sup>), sont annoncées « un certain nombre de considérations se rapportant à ma qualité d'homme de couleur ». De nouveau Césaire formule tout en retenue : il parle d'un simple ajout, mais comme le prélude avait déjà appris au lecteur que, même dans sa version courte, une liste longue peut être bien massive et remplir facilement trois pages, il ne s'éton-

---

2. Allusion au chant de Caliban dans *Une tempête qui se termine avec le cri : « La Liberté ohé ! La Liberté ! »*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 64-65.

3. La structure en boucle de la première partie est soulignée par la reprise du mot « échec » à la fin, p. 7 (« l'échec de toute une génération ») ; cf. p. 5 : « notre échec et notre humiliation ».

nera pas de constater qu'« un certain nombre de considérations » demandera neuf autres pages pour être expliqué.

Le style est vif ; des interjections et des questions rhétoriques traduisent l'engagement émotionnel de l'auteur. L'argumentation est d'une logique implacable, rythmée par des « Or... Bref... D'ailleurs... Dans ces conditions... Mais... Donc... Alors... En tout cas<sup>4</sup>... » qui permettent de suivre facilement pas à pas la pensée césairienne dans son développement. Les agencements d'éléments argumentatifs par groupes de 2, 3 ou 4 accentuent l'aspect coup-de-poing du discours.

Vers la fin, Césaire va même jusqu'à anticiper les réactions auxquelles il s'attend : « Je préviens une objection. Provincialisme ? Non pas » (p. 15), et y répond en définissant sa conception de l'universalisme qui est un juste équilibre entre l'universel et le particulier, le dernier enrichissant le premier par sa diversité et l'enracinant ainsi dans la vie. « Liberté » et autonomie (« assumer de manière autonome », p. 16) – c'est dans ces termes que l'appel final à la lutte trouve son point culminant.

### **Le Manifeste latent**

Ce qui s'achève dans un élan d'énergie, avait commencé à l'opposé, dans l'abattement du deuil causé par les révélations de Khrouchtchev sur les victimes du stalinisme, « ces morts, ces torturés, ces suppliciés » dont il est impossible de conjurer « le spectre par quelque phrase mécanique » dans les « discours officiels » : Désormais leur visage apparaît en filigrane dans la pâte même du système, comme l'obsession de notre échec et de notre humiliation. (p. 5.)

L'image fortement évocatrice de ce qui a changé en cauchemar un vieux rêve de l'humanité – le socialisme<sup>5</sup> – est à double fond. Car à l'ombre du « filigrane » formé par les fantômes des victimes transparaît quelque chose d'autre dans les lettres du texte : un autre texte, conçu jadis comme un levain pour la pâte et dont la crédibilité a été mise en question par le système du stali-

---

4. Elle est aussi animée par des interjections telles que « Oui » (5), « Quoi ! » (7), « Alors ? » (15).

5. Cf. p. 6 : « [...] des bureaucraties coupées du peuple, des bureaucraties usurpatrices et dont il est maintenant prouvé qu'il n'y a rien à en attendre, ont réussi la piteuse merveille de transformer en cauchemar ce que l'humanité a pendant longtemps caressé comme un rêve : le Socialisme ».

nisme : je parle du *Manifeste du parti communiste*.

En écrivant sa « Lettre à Thorez », Césaire déconstruit ce monument. Le message implicite du jeu intertextuel est clair : au *Manifeste du parti communiste* il oppose son *Manifeste des peuples noirs colonisés*, par lequel un homme de couleur prend parti pour les siens. De cette prise de parti à la fondation d'un véritable parti il n'y avait plus qu'un pas à faire. Césaire le fera en mars 1958 avec la création du parti progressiste martiniquais.

## Double jeu

Pour les phénomènes d'écriture intertextuelle, la critique moderne aime employer le terme de palimpseste. Il est emprunté à la paléographie et désigne ce dont on peut trouver la trace dans des manuscrits anciens : des scribes, véritables recycleurs avant la lettre parce que le parchemin était un support cher, effaçaient quelquefois un premier texte plus ancien pour inscrire le leur à la place. C'est au figuré que la critique a fait sien le phénomène d'une écriture qui se superpose à une autre. Elle comprend par palimpseste toutes les formes de la « littérature au second degré<sup>6</sup> », c'est-à-dire tout texte qui dérive d'un texte antérieur.

Cet emploi métaphorique du terme a tendance à faire disparaître le côté physique, concret de l'acte préparatoire d'un palimpseste. Pour faire disparaître le premier texte, on grattait le parchemin avec une pierre ponce. Il fallait agir sur la peau avec une certaine violence. C'est exactement ce qui a lieu chez Césaire. Il s'attaque avec véhémence à son pré-texte et le taille en pièces, littéralement, comme nous allons le voir.

Dans les manuscrits médiévaux, l'écriture que l'on a essayé de gratter n'a jamais complètement disparu, il en reste des traces sous ce qu'on lui a superposé ; nos méthodes modernes nous permettent de pouvoir relire le texte initial et de sauver ainsi quelquefois des œuvres qui seraient autrement perdues. Ce qui était un résultat imparfait pour le scribe ancien – suite de sa négligence (il s'était arrêté trop tôt de gratter) ou de la mauvaise qualité du parchemin (gratter davantage aurait risqué de déchirer le parchemin) –, est chez l'écrivain marti-

---

6. Cf. le titre du livre de Gérard Genette : *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

niquais le résultat parfait de son art. Au lieu de faire d'abord page blanche avant d'inscrire son texte, il joue avec le pré-texte, tel le chat avec la souris. Il frappe dessus une première fois, furtivement, dans un éclair, comme par hasard, puis semble le laisser s'éloigner un peu, un peu plus encore, puis lui envoie un autre coup de griffe ou essaie ses dents sur lui, etc., jusqu'au coup de grâce.

Pour pouvoir relire les traces du pré-texte marxiste inscrites en filigrane, les techniques des paléographes – comme les rayons ultraviolets ou le rayonnement synchrotron – ne peuvent pas nous être utiles. Nous avons affaire à l'interprétation d'un texte d'écrivain. Alors, pour déceler l'écriture sous l'écriture, nous devons attendre qu'intervienne l'indispensable déclic initial qui met sur la voie. C'est un petit mot qui l'a déclenché pour nous dans la « Lettre à Maurice Thorez », celui de « spectre » qui intervient chez Césaire après une demi-page, comme par hasard.

« L'écriture est un coup de dés. On ne sait jamais ce qui va se passer au moment où l'on écrit. » Cette réflexion que vient de faire Jonathan Littell dans une interview<sup>7</sup> est tout aussi vraie pour cet autre coup de dés qu'est la lecture : on ne sait jamais ce qui va se passer au moment où on lit. Rien n'abolira jamais le hasard du prochain déclic, du prochain souvenir de lecture.

### Littéralement

Dans la préface du *Manifeste*, Marx et Engels avaient analysé la situation du moment, celle de 1847. En voici le début : « Un spectre hante l'Europe : le spectre du communisme. Toutes les puissances de la vieille Europe se sont unies en une Sainte-Alliance pour traquer ce spectre : [...] »<sup>8</sup> (p. 1.)

Pour Césaire, qui analyse la situation contemporaine un siècle plus tard, les choses ont complètement changé, comme il l'expose dans l'introduction de sa « Lettre » : le fantôme qui hante maintenant l'Europe est un tout autre communisme, celui dont Khrouchtchev venait de mettre à nu la face hideuse,

---

7. « Il faudra du temps pour expliquer ce succès. » Un entretien exclusif avec Jonathan Littell, l'auteur des *Bienveillantes*, prix Goncourt et prix du roman de l'Académie française.

Propos recueillis par Samuel Blumenfeld, *Le Monde des Livres*, 17 novembre 2006, p. 2.

8. La version française du *Manifeste* du parti communiste est citée d'après le site suivant : <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1847/00/kmfe18470000a.htm>.

celle du stalinisme. De fantôme dont les anciens régimes d'Europe se voyaient menacé et qu'ils traquaient, le spectre de jadis s'est changé en un véritable monstre, hanté à tout jamais par les spectres de ses trop nombreuses victimes. Et si du temps du *Manifeste*, toute opposition était « accusée de communisme par ses adversaires au pouvoir », il en est de même dans les années 1950 : toute opposition au système stalinien, toute « volonté d'indépendance » à l'égard de la Russie se voyait payée d'un « tombereau d'injures », comme ce fut le cas pour la Yougoslavie (p. 6). L'« épithète [...] de communiste » que les ennemis de jadis voulaient « infamante » l'est véritablement devenue un siècle plus tard, avec « les partis communistes de type stalinien » (p. 6).

Le premier chapitre du *Manifeste du parti communiste*, intitulé « Bourgeois et prolétaires », se terminait sur cette phrase prémonitoire : « Avant tout, la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables. » (p. 11.)

Si Césaire doit constater au même endroit structurel de sa « Lettre » (à la fin de la première partie) que son grief est grave « car faillite d'un idéal et illustration pathétique de l'échec de toute une génération » (p. 7), c'est que son évocation des crimes du stalinisme implique le constat que la prophétie du *Manifeste* s'est révélée juste, seulement la classe concernée a changé : avec Staline, le prolétariat a produit ses propres fossoyeurs, et ceci littéralement, dans des dimensions horribles, et il continue de les produire, au figuré, avec les partis communistes qui ne veulent pas « s'engager dans les voies de la déstalinisation », comme le PCF et ses « pontifes plus que jamais pontifiant », séniles et puérils à la fois (p. 7). Un passage – soit dit en passant – dans lequel nous reconnaissons la fougue d'un Césaire dramaturge évoquant, dans *Et les chiens se taisaient*, les « évêques paissant sous la houlette de l'archevêque<sup>9</sup> ».

### La singularité du pluriel

Le deuxième chapitre du *Manifeste* porte le titre « Prolétaires et communistes ». À la question initiale « Quelle est la position des communistes par rapport à l'ensemble des prolétaires ? », la réponse est nette : « Les commu-

---

9. Et les chiens se taisaient, dans *Les armes miraculeuses*, Paris, *Présence africaine*, 1946, p. 105-106.

nistes [...] n'ont point d'intérêts qui les séparent de l'ensemble du prolétariat. [...] ils mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tout le prolétariat. [...] ils représentent toujours les intérêts du mouvement dans sa totalité. » (II, p. 1.)

Césaire annonce au même endroit structurel de sa « Lettre » qu'il veut parler en « sa qualité d'homme de couleur ». L'opposition ne peut pas être plus nette. À une unité sous l'égide des communistes qui, comme l'explique le *Manifeste*, « ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien » (II, p. 1), Césaire oppose la conviction, durement acquise par les « événements » (qu'il vient d'expliquer dans la première partie de sa « Lettre »), que « nos voies et celles du communisme tel qu'il est mis en pratique, ne se confondent pas purement et simplement ; qu'elles ne peuvent pas se confondre purement et simplement » (p. 7-8). Le terme de prolétariat sur lequel se terminait encore son *Discours sur le colonialisme*<sup>10</sup> est relégué ici à la dernière page et n'intervient que pour confirmer ce que, grâce à l'intertexte, nous entrevoyions dès le début de la deuxième partie : c'est qu'il est devenu problématique, car le PCF, dans son orthodoxie, le comprend comme définissant une alliance exclusive, une « totalité » régie par le parti<sup>11</sup>.

En poursuivant la définition du rôle spécifique des communistes, le *Manifeste* avance ceci : « Les conceptions théoriques des communistes [...]

---

10. Cf. la dernière phrase du *Discours sur le colonialisme*, Paris, *Présence africaine*, 1955, p. 63-64 : « [...] le salut de l'Europe [...] c'est l'affaire de la Révolution : celle qui, à l'étroite tyrannie d'une bourgeoisie déshumanisée, substituera, en attendant la société sans classes, la prépondérance de la seule classe qui ait encore mission universelle, car dans sa chair elle souffre de tous les maux de l'histoire, de tous les maux universels : le prolétariat ».

11. Cf. p. 15 : « [...] si l'alliance avec le prolétariat français est exclusive, si elle tend à nous faire oublier ou à contrarier d'autres alliances nécessaires et naturelles, légitimes et fécondantes, si le communisme saccage nos amitiés les plus vivifiantes, celle qui nous unit aux autres Antilles, celle qui nous unit à l'Afrique [...] ». Dans le tract que Césaire adresse de Paris aux Martiniquais quelques jours plus tard (le 4 novembre 1956), il semble avoir ressenti la nécessité de s'expliquer sur ce point : « Non, je n'ai pas abandonné la cause du prolétariat, la cause de la classe ouvrière [...] » (cité d'après <http://www.ppm-martinique.net>).

ne sont que l'expression générale des conditions réelles d'une lutte de classes existante, d'un mouvement historique qui s'opère sous nos yeux. » (II, p. 2.)

Césaire y répond, implicitement toujours, à partir de sa situation et explique ce que pour lui, « en ce moment précis de l'évolution historique », sont « les conditions réelles » de la lutte à mener : « Un fait à mes yeux capital est celui-ci : que nous, hommes de couleur, en ce moment précis de l'évolution historique, avons, dans notre conscience, pris possession de tout le champ de notre singularité et que nous sommes prêts à assumer sur tous les plans et dans tous les domaines les responsabilités qui découlent de cette prise de conscience. » (p. 8.)

« Expression générale des conditions réelles » *versus* « notre singularité », « conceptions théoriques » *versus* « assumer sur tous les plans » – l'opposition est une fois de plus radicale. Elle trouve son expression stylistique dans le remplacement du singulier par le pluriel, « le peuple » du *Manifeste* se changeant chez Césaire en les « peuples coloniaux », les « peuples de couleur » (p. 8), « les peuples noirs » (p. 10), « les peuples colonisés » (p. 12) et dans le fait qu'elle insiste sur la riche singularité de ce pluriel : « nos problèmes », « notre histoire », « notre culture » (p. 8). Si le *Manifeste* parlait de « réel » dans le contexte bien abstrait « des conditions réelles d'une lutte de classes existante », Césaire vise le concret quand il parle de « notre culture que nous voulons vivre de manière de plus en plus réelle » (p. 8).

### Remettre sur ses pieds

En revendiquant le droit de repenser toute doctrine « par nous » et « pour nous » (p. 12) et de refuser toute organisation qui entraverait le droit à l'initiative, « le droit à la personnalité » (p. 13), Césaire se situe radicalement à l'opposé d'un parti qui s'arrogeait, depuis sa création, « l'avantage d'une intelligence claire ». Les héritiers français en sont toujours fiers. Ce qui leur vaut une flèche bien ciblée, trempée dans l'ironie césairienne : ils pensent toujours avoir le monopole de la Civilisation et du Progrès, écrits avec un grand C et un grand P, tant pis ; en tant que fidèles de Staline ils se comportent en grands frères des « peuples arriérés » (p. 11), pratiquant le « fraternalisme » ; mettons-y également une majuscule (ce que Césaire ne fait pas) et nous obtenons en filigrane – PCF.

Vouloir tout repenser « par nous » et « pour nous » semble réclamer quelque chose qui devrait aller de soi. Et en effet, même le *Manifeste* insiste là-dessus, nous allons y revenir tout à l'heure. Mais théorie et pratique sont souvent deux choses bien différentes. « L'usage que certains » ont fait du marxisme et du communisme (p. 12) a pour Césaire tellement défiguré ce mouvement que la revendication de quelque chose de naturel comme celle « du droit à l'initiative » (pour les hommes de couleur et les peuples colonisés) prend les dimensions d'« une véritable révolution copernicienne » (p. 12).

Césaire frappe fort. Et il frappe juste, car sa « Lettre » est bien à la hauteur de la célèbre formule qu'il lui assigne. Le changement radical de perspective qu'il propose le met dans la lignée de Kant et de sa nouvelle théorie de la connaissance qui place le sujet au centre de la connaissance et non l'objet, comme ses prédécesseurs. Il le met surtout aussi dans la lignée de Marx qui entendait renverser la dialectique hégélienne avec ses présupposés idéalistes et téléologiques et voulait la remettre sur des pieds matérialistes.

En bon dialecticien, Césaire applique la même méthode à son prédécesseur et le *Manifeste* élaboré avec Friedrich Engels. Du ciel des abstractions il fait descendre sur terre le Peuple et lui fait retrouver la richesse du pluriel. Du même coup il stigmatise la « conviction [...] de la supériorité omnilatérale de l'Occident » (p. 11), le regard d'en haut que jette le PCF, dans la lignée de Staline, sur « les peuples arriérés ». Au temps de l'héliocentrisme, la tentation était visiblement grande de se poser en soleil.

Césaire n'entend pas revenir au modèle géocentrique pour autant. Il prévoit « une objection » – c'est d'ailleurs encore un clin d'œil au *Manifeste*, qui dans le deuxième chapitre discute longuement les objections, les accusations et les reproches faits au communisme par la bourgeoisie (p. 2-9) ; Césaire, lui, agit à l'avance. Le passage vaut d'être cité en entier : « Je préviens une objection. Provincialisme ? Non pas. Je ne m'enterre pas dans un particularisme étroit. Mais je ne veux pas non plus me perdre dans un universalisme décharné. Il y a deux manières de se perdre : par ségrégation murée dans le particulier ou par dilution dans l'« universel ». Ma conception de l'universel est celle d'un universel riche de tout le particulier, riche de tous les particuliers, approfondissement et coexistence de tous les particuliers. » (p. 15.)

« Infini de l'univers » *versus* « géocentrisme » : la synthèse de Césaire réunit les deux perspectives dans l'indissoluble tension entre l'universel et le particulier. Pour ce dernier, c'est encore une fois le pluriel qui l'emporte (« les particuliers »).

### L'arme de l'unité

« En bref » (p. 16) : la fin de la « Lettre » résume les grandes lignes du programme que Césaire a esquissé dans son manifeste. Et comme depuis le début, il le fait jusqu'au bout par opposition au *Manifeste*. La lutte des peuples noirs pour la justice, la culture et la dignité culmine dans celle pour « la liberté » (p. 16). Marx et Engels, dans la dernière phrase du deuxième chapitre de leur *Manifeste*, en parlaient également : « À la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous. » (II, p. 9.)

L'insistance est remarquable, la formule du « libre développement de chacun » et « du libre développement de tous » est de celles qui sont faites pour rester gravées dans la mémoire.

Si du temps de Césaire des partis communistes ont malmené la formule clé, ce mauvais usage pourrait laisser la théorie intacte. Mais ce serait faire mauvais usage de la citation et faire fi de son contexte immédiat. Césaire, lecteur attentif, ne s'y trompe pas. Car il y a un mot qui précède, au singulier : « une association ». Césaire préfère mettre à la place celui d'« organisation », et il le met au pluriel, encore une fois<sup>12</sup> : « [...] bâtir des organisations susceptibles d'aider de manière probe et efficace les peuples noirs [...] ; des organisations capables en un mot de les préparer dans tous les domaines à assumer de manière autonome les lourdes responsabilités [...] » : (p. 16.)

Nous touchons à la fin de la « Lettre à Maurice Thorez ». *Le Manifeste du parti communiste* n'est arrivé qu'à la fin de son deuxième chapitre. Si

---

12. Il l'avait déjà employé une première fois p. 10, en expliquant que les « forces » des peuples noirs « ne peuvent que s'étioler dans des organisations qui ne leur sont pas propres ; faites pour eux ; faites par eux et adaptées à des fins qu'eux seuls peuvent déterminer ».

Césaire ne se réfère pas aux deux chapitres suivants, c'est qu'ils avaient commencé de vieillir déjà du temps de leurs auteurs, comme nous le font entrevoir les préfaces écrites pour les différentes éditions du XIX<sup>e</sup> siècle par Marx et Engels<sup>13</sup>. Les sujets de 1847 tels que « La littérature socialiste et communiste » (c'est le titre du troisième chapitre) et « Position des communistes envers les différents partis d'opposition » (c'est le titre du quatrième chapitre) ne pouvaient plus avoir d'intérêt un siècle plus tard<sup>14</sup>.

Exception faite, évidemment, du slogan qui termine l'ensemble, le fameux : « Proletaires de tous les pays, unissez-vous ! » Césaire n'a pas oublié d'y répondre, seulement il le fait à sa façon, loin du raccourci d'un slogan et à l'endroit qui lui semble adéquat pour quelque chose de si central : c'est au milieu du texte<sup>15</sup> qu'est évoqué « le grand souffle d'unité qui passe sur tous les pays noirs » : « Comment ne serions-nous pas décidés à sacrifier tout, je dis tout le secondaire, pour retrouver l'essentiel : cette unité avec des frères, avec des camarades qui est le rempart de notre force et le gage de notre confiance en l'avenir. » (p. 10.)

Si, comme le veut le proverbe, l'unité fait la force, Césaire souligne qu'elle représente bien plus pour les peuples noirs : « l'arme de l'unité, l'arme du rassemblement anticolonialiste » serait pour eux la seule efficace (p. 10). C'est avec la *Lettre-manifeste* que le député martiniquais veut en aiguïser le tranchant.

---

13. Cf. la préface à l'édition allemande de 1872 (éd. citée plus haut [note 8]) : « Bien que les circonstances aient beaucoup changé au cours des vingt-cinq dernières années, les principes généraux exposés dans ce Manifeste conservent dans leurs grandes lignes, aujourd'hui encore, toute leur exactitude. Il faudrait revoir, çà et là, quelques détails. [...] ce programme [les mesures révolutionnaires énumérées à la fin du chapitre II] est aujourd'hui vieilli sur certains points. »

14. Marx et Engels, dans leur préface de 1872, constataient déjà le vieillissement de ces chapitres : « [...] il est évident que la critique de la littérature socialiste (chapitre III) présente une lacune pour la période actuelle, puisqu'elle s'arrête en 1847. Et, de même, si les remarques sur la position des communistes à l'égard des différents partis d'opposition (chapitre IV) sont exactes aujourd'hui encore dans leurs principes, elles sont vieilles, dans leur application [...] ». (p. 2.)

15. Avant la fin, l'idée est reprise dans l'évocation de « nos amitiés les plus vivifiantes, celle qui nous unit aux autres Antilles, celle qui nous unit à l'Afrique [...] ». (p. 15.)

## Une tête de proue<sup>16</sup>

Césaire l'homme politique de premier plan et Césaire l'écrivain de grand talent – les deux vont toujours de pair, même quand il s'agit d'écrire une lettre de démission. C'est cette unité qui fait la force incomparable de l'auteur et de son œuvre.

La « Lettre à Maurice Thorez » en est un document modèle. L'aspect politique prévaut et occupe largement l'avant-scène, mais le raffinement de l'écriture n'en est pas moins au centre de l'intérêt. Un jeu intertextuel est inscrit en filigrane et ouvre en profondeur une chambre d'écho à ce qui, de prime abord, pourrait sembler n'être qu'un texte de circonstance, provoqué par la situation politique préoccupante du moment. Si la lettre de démission adressée au PCF se révèle être une réponse implicite à une célèbre missive du XIX<sup>e</sup> siècle, le *Manifeste du parti communiste*, c'est que Césaire ne reste jamais à la surface des conflits actuels, mais vise l'essentiel. Il le trouve dans des textes essentiels, et le sien, fruit de la lutte intense avec le pré-texte qu'il déconstruit, en fait désormais partie.

« Faites de ma tête une tête de proue » : le vœu formulé dans le *Cahier d'un retour au pays natal* a été exaucé. La « Lettre à Maurice Thorez » en est la preuve éclatante.

---

16. Cf. *Cahier d'un retour au pays natal*, éd. dans *Volontés*, Paris, 1939, p. 42 : « Faites de ma tête une tête de proue. »